Extrait de la publication

LES IMPOSTURES DU RÉEL

Extrait de la publication

Frédérick Tristan

Les Impostures du réel

roman

LE PASSEUR
ÉDITEUR

Extrait de la publication

À Serge Lama.
Aux enfances perdues et retrouvées.

Il nous faut croiser bien des revenants, dissoudre bien des fantômes, converser avec bien des morts, donner la parole à bien des muets, à commencer par l'*infans* que nous sommes encore, nous devons traverser bien des ombres pour enfin, peut-être, trouver une identité qui, si vacillante soit-elle, tienne et nous tienne.

Jean-Baptiste PONTALIS,
Traversée des ombres.

Extrait de la publication

1

De cette minuscule salle de campagne où, le jeudi, on projetait des films l'après-midi à partir de 16 heures, poussiéreux et merveilleux endroit où j'allais accueillir le mystère, je me souviens de la caisse en forme de castelet où se tenait fièrement la marionnette chargée de distribuer les billets écrits à la main sur du papier quadrillé d'écolier, de son entrée masquée par un rideau qu'il fallait écarter pour pénétrer dans le lieu saint, et aussi de ses banquettes au revêtement en lambeaux dont le dossier se rabattait avec un bruit de ressort rouillé, mais surtout du faisceau lumineux chargé des volutes de la fumée des cigarettes qui, par je ne savais quel canal, traversait l'obscurité pour faire éclore les images en noir et blanc de Charlot pompier ou de je ne sais plus quelle histoire où un homme déguisé en femme s'acharnait à vouloir grimper le long d'un mur pour atteindre un balcon.

Ce petit cinéma appartenait à un vieil homme que l'on appelait le Père Munot. Cet amateur d'anciens films en noir et blanc, le plus souvent muets, choisissait un peu au hasard les titres dans le fond d'une cinémathèque de Lyon qui les lui louait pour un montant dérisoire.

Extrait de la publication

Fasciné par des récits que mon jeune âge rendait énigmatiques, je suivais mouvements et dialogues des personnages avec la sensation quelque peu effrayée d'être embarqué dans un rêve, non pas le mien, mais celui que la petite machine à dévider la pellicule m'imposait, installée derrière mon dos et dont on entendait un permanent cliquetis, sans que je puisse arrêter le cours sautillant de cette existence seconde aux gestes excessifs, aux paroles souvent criardes et parfois inaudibles.

De voir ainsi ces messieurs et dames, prisonniers d'une durée enregistrée à jamais dans une bobine que le Père Munot appelait une galette et qu'il m'avait un jour montrée, me paraissait le comble d'une torture semblable à celles que les damnés devaient subir dans l'Enfer qu'évoquait l'abbé au catéchisme avec des détails qui laissaient penser qu'il y était allé.

Combien j'eusse aimé que les films projetés dans cette salle puissent revenir en arrière comme, pour nous faire rire, on nous l'avait montré un après-midi de patronage, tout en sachant que le subterfuge n'était qu'un leurre, que les comédiens demeuraient fixés dans la bobine avec leurs gesticulations à l'envers et leurs mots transformés en gargouillis, sans qu'ils s'échappent pour autant d'un destin dans lequel ils étaient épinglés comme papillons dans une boîte.

Mais, tout de même, dès que l'heure approchait, je me faufilais hors de la maison, je me rendais jusqu'à la salle obscure où le spectacle était donné, avec le même désir de pénétrer dans l'obscurité de ce mystère et la même crainte de devoir constater que jamais, jamais aucun des personnages ne parviendrait à sortir du film, à venir me rejoindre et s'asseoir à mon côté dans la salle.

Extrait de la publication

Je n'étais pas attiré par les histoires, que je ne comprenais d'ailleurs que par fragments, ne sachant pas ajuster les plans les uns aux autres, ignorant les procédés de montage qui, à mon regard, étaient autant de morceaux dispersés d'un puzzle dont je ne savais raccommoder les bouts. Me fascinait surtout le défilement inexorable du récit dans lequel des êtres humains se retrouvaient englués tels des mouches sur le papier jaune et luisant que l'on suspendait dans la cuisine.

Le Père Munot m'avait expliqué en ses termes de paysan que « la photo animée est attrapée une fois pour toutes comme renard au piège, et que Dieu même ne pourrait y revenir ». J'avais saisi le tragique de cette situation, me souvenant de gens prisonniers d'un ascenseur en panne entre deux étages, et qui étaient demeurés des heures, peut-être des jours, des mois dans cette cage, mourant de peur et de faim, se dévorant les uns les autres comme dans ce radeau de la Méduse dont j'avais vu une reproduction dans un livre consacré à Géricault, mais là c'était bien pire puisque non seulement les malheureux se trouvaient prisonniers dans une durée que j'imaginais de celluloïd, mais de surcroît ils se trouvaient condamnés à une gestuelle éternelle, les rendant semblables à des automates privés de toute liberté. Ce n'était pas eux qui auraient pu se dévorer !

À cette époque (j'avais six ou sept ans), j'ignorais que les acteurs s'étaient depuis longtemps désolidarisés de leur image. Néanmoins, le spectacle qui nous était offert avait tant de vie, quelle que fut cette sorte de vie, qu'il me semblait comprendre que l'existence était semblable à un film, et que nous n'étions que des silhouettes s'agitant et bégayant sur le plateau d'un théâtre d'illusions.

Extrait de la publication

Et donc ce fut là, en cette misérable chambre noire de village, que je ressentis mes premiers émois métaphysiques, d'autant plus redoutables qu'ils étaient enfantins. Encore l'idée d'illusion n'avait-elle pas encore accédé à mon esprit, ni d'ailleurs celle de réalité, tant il est vrai que ce genre de réflexions n'apparaît que dans le cerveau de certains adultes considérés comme intellectuels, ou de poètes un peu fous.

Mais, dans mon lit, le sommeil ne me trouvant pas, tout gamin que j'étais, il m'arrivait, voulant reconstruire tel film dans ma tête, de me demander si les gens que je voyais s'y agiter et parler avaient quelque consistance. N'étaient-ils que des reflets, et leurs paroles de quelle bouche s'échappaient-elles ? Où s'accomplissait vraiment le miracle en noir et blanc ? Ce n'était pas sur la toile blanche tendue entre deux gaules dressées, ni dans la galette s'évidant régulièrement dans la petite cabine, repaire du Père Munot qui n'était qu'un montreur et n'inventait rien, ni même dans le faisceau lumineux traversant la salle.

Dans les journées que je vivais entre la maison et l'école, on n'entendait jamais de musique, sauf lorsque, parfois, en l'absence de ma mère, mon père, après l'avoir changée, disposait avec soin l'aiguille sur le disque noir du gramophone et que la voix de Tino Rossi emplissait la pièce alors que l'instant précédant, elle était demeurée solidifiée dans la bakélite.

La bande du film, ruban muet enroulé autour d'un axe de fer-blanc, procédait d'une magie identique puisque des sons sortaient de ce réceptacle en même temps que les images, sons qui semblaient souvent s'accorder aux mouvements des personnages selon qu'ils montaient rapidement un escalier, ouvraient une porte ou luttaient

Extrait de la publication

les uns contre les autres pour des raisons parfaitement obscures.

Toutefois, je ressentais un curieux accord entre une scène particulière, la musique, et ce mouvement plus ou moins retors qui, à l'intérieur de moi, avait été appelé l'âme au catéchisme. C'était surtout dans les moments de peur, lorsque l'on ignore encore quel monstre va surgir de la fenêtre ouverte, ou dans ces instants où les violons s'exaltent dès qu'une femme et un homme s'approchent l'un de l'autre pour s'unir dans un baiser que je n'avais jamais surpris ni dans ma famille ni chez les autres comme s'il s'agissait d'un rite appartenant à quelque tribu éloignée, mais qui apportait à mon corps une impression de douce chaleur inexpliquée.

Aussi me fallait-il reconnaître qu'en dehors du film je n'avais jamais rencontré de femmes pareilles. En elles, tout m'étonnait : la chevelure, la démarche, le sourire, les robes, les colliers, et surtout la façon de s'exprimer librement dans la joie comme dans la douleur. Je ne cherchais même pas à connaître leur nom puisqu'elles étaient à jamais inaccessibles, évoluant dans cette autre existence qui me paraissait moins encore réelle que les rêves. Néanmoins, leur passage laissait une trace dans ma mémoire, que j'assimilais à la descente des fées auprès du berceau d'un prince.

J'étais cet enfant et, sans en comprendre la raison, les êtres merveilleux descendus des contes et des films étaient des substituts idéaux de ma mère ou, plus largement, je m'en convainquis plus tard, de cette femme que chaque homme porte en lui, part féminine de son être lovée dans les racines de sa conscience.

Pour l'heure, j'aurais été surpris d'apprendre qu'un lien existait entre ces créatures splendides en noir et

Extrait de la publication

blanc, la dame respectable et terrible qui, m'affirmait-on, « m'avait donné le jour », et Jeanneton, la petite fille avec laquelle je jouais aux billes dans la cour de l'école, m'évertuant à surprendre sa culotte lorsqu'elle se penchait.

D'ailleurs, il m'arrivait de me demander pourquoi j'étais né dans le monde où je vivais et non dans celui des films, comme si le jour que l'on m'avait donné était d'une qualité moindre que celui, parfois crépusculaire ou loufoque, dispensé par la lanterne magique du Père Munot.

Extrait de la publication

2

Mes journées étaient toutes semblables à celles de la veille, rivées à ce piteux village du Forez dont je connaissais la moindre ruelle, du Clos-Saint-Pierre où un maigre marché avait lieu une fois par mois, à la place de l'Église où s'élevait le temple gris aux vitraux sans images, aux bancs en bois ciré par le temps et, à trois pas, l'école, son unique petite salle qui, l'hiver, était chauffée par un poêle que les gamins alimentaient avec le bois qu'à tour de rôle ils devaient ramasser dans la forêt. Ils le rapportaient dans une brouette prêtée par la mairie, deuxième petite salle accolée à celle de l'école et dont la façade se différenciait de l'autre par le drapeau suspendu au-dessus de la porte.

Enfants, n'étions-nous pas semblables aux personnages qui demeuraient à jamais enfermés dans la galette et n'apparaissaient sur l'écran que dispensés par la grâce de la lumière d'une ampoule sertie dans le projecteur, changeant d'histoire, de lieux et de partenaires, selon les films dans lesquels ils apparaissaient.

Je me demandais comment ils faisaient pour changer ainsi de visages, persuadés qu'ils devaient parvenir à s'échapper d'un film pour se réfugier dans un autre où,

Extrait de la publication

hélas, ils étaient prisonniers tout autant, mais c'était toujours ça, alors que moi je ne parvenais pas à propulser mon corps hors de l'existence au village et à me retrouver à cheval dans la rue d'un ranch ou accoudé au bar d'un palace international.

J'en conclus qu'en vérité il n'existait qu'un seul film et que, profitant de la semaine où la salle de cinéma était fermée, les personnages inventaient une autre histoire, dressaient un nouveau décor, se vêtaient différemment selon les circonstances qu'ils s'étaient choisies, et finalement mettaient un masque sur leur visage afin de changer d'identité et d'apparence.

L'idée du masque s'était imposée à moi à la suite d'un film où un nommé Fantômas s'était transformé de gangster en commissaire de police par le seul fait de disposer sur ses traits ceux de l'homme qu'il souhaitait incarner. Ce récit m'avait ouvert les yeux sur la ruse que les héros avaient mis en œuvre pour sauter d'une bobine à une autre à l'insu du Père Munot qui, décidément, avait un esprit limité.

Le pauvre homme ne s'apercevait pas de la dramaturgie silencieuse qui se jouait durant la semaine. Il croyait changer de bobine et c'était toujours la même ! Et comment en eût-il été autrement ? De même que je ne vivais qu'une seule existence dans la galette de ma vie, les personnages ne vivaient qu'une seule existence dans leur propre bobine, mais ils avaient eu l'intelligence de la maquiller en différentes histoires que, le jeudi après-midi, nous avions la chance de surprendre.

Or, à ma profonde stupeur, il arriva qu'une nuit le dénommé Fantômas pénétrât dans ma chambre que, comme chaque soir, j'avais pourtant fermée à clé, et vint s'asseoir au bord de mon lit. Il avait réussi à passer

de l'existence de sa galette à la mienne ! L'exploit qui m'avait semblé impossible s'était réalisé !

Il était bel et bien là, lui-même en personne, coiffé d'un chapeau haut-de-forme que je n'avais jamais eu l'occasion de rencontrer dans la vie, le même que celui avec lequel il apparaissait à un moment du film, lors d'un bal, vêtu d'un costume noir et d'une longue cape comme il était représenté aussi sur l'affiche que l'on avait collée à la droite de l'entrée du cinéma, lui, en chair et en os, et non plus comme une image en noir et blanc sur la toile tendue de la salle obscure !

J'étais quelque peu effrayé, me demandant si je rêvais ou si une hallucination due à la fièvre ne s'était pas emparée de mon discernement. Il demeura là un petit moment, suffisamment de temps pour que je sois bien persuadé de sa réelle présence, puis, alors que j'allais enfin oser lui adresser la parole, il s'en alla, abandonnant dans mon esprit une trace indélébile qui, durant les semaines qui suivirent, me tourmenta plus que de raison.

Mais allez parler de raison à un enfant à l'imagination troublée par les événements qu'il avait dû traverser et qui, lorsqu'il y pensait, lui paraissaient ni plus ni moins crédibles que les histoires proposées par les images mouvantes. Néanmoins, peu à peu, je parvins à admettre que l'homme noir m'était apparu lors d'un rêve particulièrement puissant, et non dans ce qu'on appelle la réalité, encore que le rêve nocturne m'apparut très vite comme un autre réel, plus vrai que celui dans lequel je croupissais durant le jour. La matière du rêve était plus consistante que celle d'une existence vouée à des gestes répétitifs dont la signification m'échappait.

Pour exorciser l'ennui qui, heure après heure, pesait sur moi, il n'était guère que le ramassage du bois lorsque

c'était mon tour, moment difficile surtout l'hiver lorsque la région se couvrait de neige et que la roue de la brouette s'enfonçait dans les ornières, ou la partie de billes avec Jeanneton lorsque l'instituteur m'autorisait à jouer dans la cour de récréation, ce qui m'était souvent refusé afin de me punir « de passer tout mon temps le nez en l'air », ou surtout les contes de fée que la domestique employée à tout faire dans la maison me lisait en cachette, les jours où ma mère, chapeautée, gantée, sortait « pour aller rendre ses visites ».

Léonie adorait me « faire la lecture », debout dans la cuisine, le livre quasiment collé à ses yeux car elle était d'une extrême myopie et se refusait à porter des lunettes qui, selon son expression, lui auraient « donné des airs de vieille fille ». Elle ânonnait plus qu'elle ne lisait, d'abord par la faute de sa vue, mais surtout parce qu'elle ne comprenait pas la moitié de ce qu'elle parvenait à déchiffrer, le français de Perrault lui étant une langue étrangère.

C'est ainsi que je découvris Barbe-Bleue, Cendrillon et Peau d'âne à travers un hachis d'histoires dont certains mots nous paraissaient frappés d'une sorte d'interdit que nous n'aurions pu réellement décrypter qu'en appartenant nous-mêmes au monde des ogres et des fées. D'ailleurs Léonie s'arrêtait souvent pour demander : « Croyez-vous, m'sieur Paul, que les ogres ça existe ? C'est pt'être des loups déguisés en z'humains, comme si c'était pas malheureux de s'acoquiner avec le diable. »

Le livre qu'elle utilisait appartenait à la bibliothèque familiale, si l'on peut appeler ainsi un étroit rayonnage sis au-dessus du radiateur du salon, dont la plupart des ouvrages avaient été achetés pour la prétention de leur reliure et que personne ne se serait risqué à lire si,

Extrait de la publication

parmi eux, ne s'était trouvé, par je ne sais quel destin extraordinaire, le recueil des contes qu'un jour en flânant j'avais découvert et recommandé à la brave femme.

À cette époque, j'ignorais quelle sorte de récit pouvait bien être un conte, mais sur le dos de la couverture avait été dessiné un petit dragon qui m'incita à choisir le livre, à le feuilleter, ce qui me permit de découvrir quelques gravures d'un monsieur Doré, fort aptes à m'ouvrir toute grande la porte de cette littérature prestigieuse que grâce à elles et au truchement hésitant de Léonie j'allais pénétrer avec d'autant plus de passion que ces lectures m'auraient été interdites si ma mère avait deviné que nous nous y plongions dès qu'elle avait le dos tourné.

C'est qu'à ses yeux le livre était un objet de moindre intérêt qu'un vase à fleurs pour orner la table, le jour du mois où nous recevions à déjeuner maître Aristide Bombet, avocat de son état que mon père fréquentait afin de « consolider ses affaires ». En fait, j'ignorais de quelle consolidation il s'agissait et de quelles affaires. Il n'importe ! Mes dix ans changeaient ce grand et robuste homme chauve et moustachu en un personnage échappé de quelque film où je finirais bien par le retrouver.

C'était d'ailleurs lui, ce Bombet, qui à son insu m'avait fait connaître Géricault et le *Radeau de la Méduse*. Lors d'un jour de l'An, il avait offert à mes parents un album des œuvres majeures de cet artiste qu'il appréciait entre tous. Trop jeune, je n'assistais pas aux repas où les adultes échangeaient entre eux des propos qui, en général, me semblaient d'un ennui insondable, mais la salle à manger jouxtant la cuisine où j'étais relégué en compagnie de Léonie, j'entendais des bribes de leur conversation.

Extrait de la publication

Ce fut ainsi que j'appris le naufrage de la fameuse Méduse de la bouche de l'avocat qui en racontait le détail avec des mots si vigoureux que j'en fus tout secoué. Grande question : « Les survivants se sont-ils livrés à l'anthropophagie ? » « Qu'est-ce que c'est ? » demanda ma mère que le mot intriguait. Bombet n'osait répondre, craignant de choquer son hôtesse. Mon père prit les choses en mains. « Sur ce malheureux radeau, les sept rescapés ont fini par être si affamés qu'ils ont mangé les cadavres de ceux, plus faibles, qui avaient succombé. » Ma mère poussa un petit cri d'horreur.

« Tout ça, c'est des histoires, fit Léonie en me serrant brusquement contre elle. On ne peut pas tenir aussi nombreux sur le dos d'un rat d'eau. » C'est bien ce que je pensais aussi. Même s'ils sont capables de se gonfler et de prendre la taille qu'ils désirent, et même s'ils savent fort bien nager comme j'en avais vu un dans l'étang à l'arrière de la maison, les rats ne sont pas assez serviables pour servir d'embarcation à des marins en perdition.

D'ailleurs, lorsque le lendemain, je trouvai l'album sur l'œuvre de Géricault abandonné sur le coussin d'un fauteuil, je m'empressai de chercher la reproduction du tableau afin de voir de quel rat il était, en effet, question. N'en voyant pas, j'en déduisis que l'espèce de grande planche qui servait de refuge aux naufragés devait forcément reposer sur le dos du fameux rongeur qui, par conséquent, nageait au-dessous. Il me fallait donc réviser mon appréciation sur la serviabilité des rats puisque c'était grâce à l'un d'eux que les sept matelots avaient été sauvés.

J'aurais aimé en parler avec l'avocat, mais bien que mes parents m'aient prié de venir le saluer peu de temps après son arrivée, il n'aurait pas été concevable que je

Extrait de la publication

lui adresse la parole. Il me caressait la tête, ébouriffant les cheveux que Léonie avait soigneusement brossés et peignés en prévision de la rencontre, puis il disait d'un ton avantageux : « Il a de qui tenir, ce petit jeune homme ! », après quoi on me demandait de regagner la cuisine.

Or, puisqu'il était un connaisseur de Géricault, j'aurais voulu qu'il puisse m'éclairer sur une histoire que l'abbé nous avait racontée au catéchisme, d'après laquelle ce peintre aurait élevé de hauts murs autour de chez lui afin de se protéger d'une armée de gens venus l'embêter. Comme les murs étaient très solides, les assaillants n'arrivaient pas à les abattre. Ils eurent donc l'idée de distribuer des trompettes à tous leurs soldats qui, soufflant d'un coup et tous ensemble, firent tomber la muraille.

Qu'arriva-t-il alors à Géricault ? J'aurais bien voulu le savoir. Aussi, étudiant attentivement l'album, je m'aperçus que parmi un grand nombre de chevaux dont certains paraissaient en proie à une grande fureur, il en était un, cabré, sur lequel un homme coiffé d'un haut bonnet à poil brandissait un sabre recourbé. Était-ce notre homme luttant contre les hordes ennemies ?

Au cinéma, j'avais vu la prise d'Orléans. J'imaginais que Géricault avait dû se défendre avec une fougue aussi héroïque, lançant des pluies de flèches contre l'assaillant, renversant du plomb fondu du haut du donjon, mais il avait fallu succomber, sa ville avait été conquise et sa maison dévastée. L'abbé avait précisé qu'à l'issue du combat Géricault avait été totalement rasé.

Était-ce un supplice comme ceux qu'infligeaient les Allemands et les miliciens à ceux que maître Bombet appelait les « combattants de l'ombre » lorsqu'ils les attrapaient ? L'album montrait le buste d'un homme nu,

Extrait de la publication

la poitrine rasée, en effet. Le regardant avec un mélange de commisération et de douleur, je m'encourageais peu à peu à penser qu'il s'agissait de Géricault sous la torture. Il est vrai que cette terrible réalité m'était particulièrement confuse et appartenait à une constellation de notions entendues au hasard de conversations plus ou moins chuchotées entre mes parents et des habitants du village.

Mon jeune âge ne saisissait des êtres et des choses que des fragments mal assemblés les uns aux autres, et que je recollais au lumignon de mon manque total d'expérience. J'assimilais la douleur sourde de ces interminables plages d'ennui qui, dès le lever, m'envahissaient à ce que devait ressentir un homme comme Géricault lorsque les méchants, armés de ces longs et terribles « coupe-choux » comme celui que mon père utilisait, le rasaient sans auparavant avoir badigeonné sa poitrine de la mousse protectrice.

Un matin, après que le rituel paternel fut accompli devant la glace de la salle de bains en un religieux silence et avec une précaution infinie, j'avais osé demander la raison de l'étalement préalable de cette mousse de savon sur les joues au moyen d'une petite brosse à poignée de bakélite noire que l'on appelait curieusement un blaireau, sorte de gros rat que les paysans s'amusaient à chasser en les déterrant de leur trou familier. Mon père m'avait répondu que, s'il n'étalait pas cette mousse avec une certaine abondance, « la peau de mon visage serait irrémédiablement arrachée ». Ainsi Géricault avait dû, lors de son supplice, ressentir une intolérable brûlure qui, lorsque j'y pensais, venait se plaquer contre ma propre peau à tel point que je confondais les effets de l'ennui et ceux, mortifiants, de cet arrachage.

Sans doute avais-je besoin de me hausser hors de l'uniformité de ma condition grâce à un martyre inventé. Mais avec quelle mousse aurais-je pu badigeonner mon âme en deuil afin d'éviter le feu du subtil rasoir qui, minute après minute, ne cessait de me harceler ?

Si, à cette époque, j'avais été capable de mieux explorer les fonds de ma conscience, j'aurais compris que je n'avais aucun goût pour toutes formes de divertissement. Que ce fussent les séances de cinéma, la lecture des contes dans la cuisine, ou les jeux de billes avec Jeanneton, ou même les visites de maître Bombet, rien ne pouvait me distraire du sentiment exacerbé de solitude qui m'empoignait.

Mieux, comme il arrive souvent chez un enfant trop sensible, trop persuadé de sa différence, je cultivais cet ennui avec le même soin que ma mère lorsqu'elle s'intéressait à ses bégonias. Je m'imaginais semblable à ces animaux qui hibernent au fond de leur terrier et qui, au printemps, lorsqu'ils mettent le nez dehors, demeurent repliés à l'intérieur d'eux-mêmes comme si, à force de se blottir dans les ténèbres, le soleil les rendait frileux.

Il est vrai que chez moi, dans mon enfance, et aussi dans le village, tout finissant par s'étaler en tache d'huile, le moindre geste appartenait à la précision redondante d'un rituel, que ce fût dans les nécessités familiales les plus ordinaires, comme l'installation de la table pour les repas, ou dans des circonstances particulières comme un dîner en compagnie de maître Bombet.

En dépit des années passées, je revois ma mère tirant toujours du même tiroir une paire de gants blancs dont elle vêtait ses mains, poussant avec application la peau d'agneau sur chaque doigt afin qu'il ne subsiste aucun

Extrait de la publication